

Sylvie Durbec

# Ça, qui me poursuit



Éditions Les Carnets du Dessert de Lune

Sylvie Durbec

ÇA, QUI ME POURSUIT  
*livre de lectures et de paysages*

Illustration de couverture  
François Ridard

Préface  
Cécile Guivarch

EXTRAITS

Collection Pleine Lune

*« D'où vient l'écrivain sinon de l'homme ?  
Je connais des gens qui pensent que ça écrit trop. Comme il  
y a trop de peinture, par exemple. Je pense aussi comme eux  
et c'est pourquoi l'apparent sommeil de l'écrivain Walser ne  
m'inquiète nullement.  
C'est un comportement qui me réjouit. »*  
R.W

*« Passer par le Nord est un ours blanc »*  
Françoise Clédat, Rivière et Alaskas

Sylvie Durbec écrit l'enfant, celui qui découvre *la tristesse [de] la plume sans l'oiseau*, ou celui qui *découvre les mots écrits / par son grand-père juste avant / le silence définitif*. Sylvie Durbec écrit fils et petits-fils, laisse les générations se côtoyer entre elles et se transmettre les douleurs qui les ont traversées. On pourrait croire dans les premiers poèmes de *Ça qui me poursuit*, qu'il s'agit d'un recueil de famille, au plus près de la poète, un recueil l'engageant elle, la petite fille mais aussi la mère. Mais Sylvie Durbec nous entraîne beaucoup plus loin à travers les champs et un *chemin d'herbes disparues aux doigts des pieds des morts*. Elle nous conduit au monde, confrontée à toute sa violence.

La poète s'interroge au sujet de *ces fratries prêtes à mourir ensemble, avec des bombes dans les sacs à dos*. D'où vient alors ce mot qui désigne une telle fraternité ? Les mères ont donné un nom à leurs fils, alors comment ont-elles pu rester dans le déni de leurs actes ? Ceux qui tuent à Bruxelles ou à Boston ont *un visage* et cela poursuit la poète. Le texte monte à ce moment en puissance, il avait démarré tout doucement, presque dans la légèreté. Le lecteur attentif devinera que ce qui s'écrit dans les premiers poèmes prend alors sens : *parfois je peux inventer / tout un monde / parfois je ne peux pas / pas même / un / tout petit*

Nous y sommes. Face au monde, avec ces questions lancinantes, *Ça qui me poursuit*, l'inimaginable impossible à inventer. Si quelqu'un avait pu tenir la main de ces fils *prêts à tuer* ou de ceux qui *coulent au fond des mers*. Comment en être arrivés là ? *Que font les mères ?*

Poursuivre sur d'autres chemins, vers ces *mots dont nous avons besoin / pour construire nos maisons*. Accompagner les marcheurs, ceux venus d'ailleurs, parvenus *dans le noir d'une ville / un lieu qu'[ils] ne connais[sent] pas* à la recherche d'une forme de sérénité. Saisir également la possibilité de regarder l'ennemi *sans mourir ni haïr*. Pouvoir *résister*, aux mots aussi bien qu'à la mort ; sans échapper au pouvoir de l'alphabet ou du poème qui font de nous un pays, une patrie.

Je ne vais pas dévoiler là davantage ce qui se joue dans ces pages. Je vous laisse, lecteurs, le choix de résister ou pas à cette écriture. La voix de Sylvie Durbec va vous poursuivre. Quand le désir est que la mer reste bleue, ne se teinte pas de rouge, quand une voix *parle une langue ou une autre*, et se fait présence au monde, nous n'en demeurons pas moins debout face à la fragilité de la vie.

Ainsi, Sylvie Durbec porte en elle la maternité toute entière, donne naissance dans *Ça, qui me poursuit* à un texte grandissant de page en page et ouvrant la porte au questionnement.

Cécile Guivarch

j'ai ça qui me poursuit  
comme cheveux  
comme vie  
à la main  
un jour  
ça sera mon tour  
ça qui me poursuit

parfois je peux inventer  
tout un monde  
parfois je ne peux pas  
pas même  
un  
tout petit

I

LES FILS DE LA MAISON



Oh triste dit l'enfant en prenant la plume  
celle par l'amie donnée presque de huppe  
plutôt de geai enfin on ne sait pas mais plume  
triste répète le petit qui la passe à son cou  
et la fait glisser répétant triste  
et je découvre qu'il sait ce qu'est la tristesse  
sans l'oiseau  
enfant sans elle

Le fils le plus jeune découvre les mots écrits  
par son grand-père juste avant  
le silence définitif.  
Trois feuillets qu'il s'efforce de lire  
et  
pour lesquels il me demande de trouver un  
spécialiste  
qui éclaire le sens de ces lignes étranges et  
répétitives.

Il dit : je crois que c'est un poème.

Toute une vie à déchiffrer ces trois feuillets  
presque effacés.

L'étoile solitaire, a dit l'enfant, fils de mon fils le plus âgé, aura bientôt de la compagnie et nous avons levé les yeux.

Rien que de l'eau noire, a dit son père et nous avons marché entre les arbres foudroyés et le frou-frou du ciel, après la tempête.

À notre retour, dix étoiles brillaient quand nous avons rejoint la maison.

Nous, le chien l'enfant et les étoiles.

Mes fils ont regardé l'ennemi  
scruté son visage  
ont dit  
de près  
de loin  
l'ennemi est différent  
on croit à sa beauté  
et puis  
on voit au plus près  
son âge  
sa laideur  
mes fils  
ont dit  
et bien dit  
ai-je  
voulu voir  
à mon tour  
ce visage noir  
de douleur  
mes fils  
voient clair  
ai-je pensé.

*(Marseille)*

*les grand solitaires sont autour de moi  
ils sourient penchent un peu la tête  
se moquent gentiment  
de mon entêtement  
à les aimer*

*les grands solitaires  
tendres moqueurs  
oiseaux rapaces*

*l'idiot de Soutine te ressemble  
lui aussi croyait que sa mère l'aimait  
et ne cherchait qu'à le rendre plus beau  
avec son col blanc et sa veste noire  
seul Soutine savait  
comme les autres et Walser  
que l'amour n'a jamais existé  
sauf à faire souffrir les enfants*

*regarde le garçon attifé-triste  
et tu perdras tes illusions*

*ça sert à pas grand-chose  
de voir clair la nuit  
à moins d'en avoir fini*

*les hommes et les femmes quittent  
la partie  
je dis oui*

*mais les enfants ?*

Dans le champ se dessine encore un chemin  
d'herbes disparues  
aux doigts de pied des morts certaines veuves  
mettent un anneau  
telles autres déposent une écuelle blanche de lait  
où noyer la faux  
ce qui se voit encore au jardin dessine là ce qui ne  
s'y voit plus

reste à posséder une bassine en plastique bleu où  
tremper son pied  
et y reconnaître ça qui n'existe nulle part ailleurs--  
-----la mer-----

Maintenant. Donc. Se demander.

Avoir des fils.  
Qui sont frères.  
Et se demander.

Se demander ?  
Oui, s'interroger sur ces fratries prêtes à mourir  
ensemble.  
Par deux souvent.  
Comme si l'aîné avait convaincu le plus jeune.  
À moins que.  
Une autre explication ?

Alors forcément une mère se pose la question. Se  
demande.  
À elle-même. Mère de fils.  
Donc. Bernard Noël a écrit sur ce tout petit mot  
monosyllabique.  
Il a créé une collection qui porte ce titre. Donc.  
« ...est un mot qui marque la conséquence et  
parfois la surprise. »

La maternité est à l'origine.  
Naissance ensuite des fils.  
Ensuite encore ils grandissent.  
Avec le nom qu'on leur a donné.  
Ensuite.

Puis, donc.

Déjà à Boston, Djokhar.

M'avait poussé à me questionner.

Pourquoi ce jeune garçon plutôt joyeux a-t-il suivi son frère aîné dans sa course de mort ? J'ai longuement regardé son visage. Ouvert et franc. En apparence ?

Je regarde mes fils. Leurs beaux visages.

La mère de Djokhar, comment l'a-t-elle regardé : de si loin ou très près soudain ? A-t-elle reconnu le visage de son fils ? Elle venait d'apprendre que l'aîné avait été tué par la police et qu'il avait commis un acte affreux. Avec son petit frère l'étudiant. Des bombes dans des sacs à dos qui ont tué des gens dont un petit garçon, un fils.

Comment ces frères ont-ils trouvé tout à coup la vie moins belle que la mort, eux qui l'ont reçue de leur mère sans se poser de questions, je continue à me le demander.

Je reste là.

Avec ce petit mot très court. Donc.

Une mère donc des fils.

En français fils et fil s'écrivent de la même manière au pluriel.

Une mère est une araignée. Donc.

Louise Bourgeois.

Que faisons-nous à nos fils ?

Nous leur donnons un nom.

Djokhar. Tamerlan.



Que ne faisons-nous pas ?  
Et les pères, où sont-ils dans ce donc ?  
Ils nomment leurs fils comme leurs pères avant  
eux.

Se demander encore.  
Certains au-dehors répondent avec assurance.  
Ils connaissent des réponses. D'autres se  
demandent.  
Encore.  
Des pères se demandent. Des qui n'ont pas de fils  
aussi.

Je connais des mères qui n'ont que des filles.  
Je n'ai que des fils.  
Donc.  
Je me demande où va leur colère, à tous ces fils.  
Djokhar a un visage.  
Son frère aussi.  
Et tous les frères qui tuent aussi.  
Leurs visages n'ont pas croisé les visages de leurs  
victimes.  
On dit que les frères morts à Bruxelles portaient  
un gant noir à la main gauche.

*La main noire.*

Des anarchistes s'étaient regroupés sous ce nom.  
Ils posaient des bombes. N'étaient pas frères.  
Que je sache.

Et j'en reviens au garçon de Boston. D'origine  
tchéchène.

Son visage angélique et joyeux.  
Deux frères. L'un qui ne va pas bien son chemin,  
l'aîné.  
L'autre devenu américain a des amis, étudie, rit.  
Et puis.

Donc.  
Il s'est produit quelque chose.  
Ce garçon a été arrêté.  
Paie pour. Pour qui ?  
Paie comment ?  
Son visage, qu'est-il devenu ?  
Et sa mère ?

Les visages des tués ont disparu.  
On peut les retrouver dans des archives.

Mais ils ne nous apprennent rien sur Djokhar.  
Si ce n'est que le garçon a suivi son frère dans une  
entreprise folle et mortelle. Rien à voir avec  
Bonnie et Clyde.

Rien.  
Son aîné se nommait Tamerlan.  
Nom de la catastrophe et du sang.  
Mortelle randonnée pour un marathon.

Qu'a pu comprendre la mère des tueurs ?  
Figée dans le déni.  
À lire les témoignages sur les frères qui se font  
exploser, on se demande.

On reste sans voix. Tant leur folie ne donne aucune certitude si ce n'est qu'ils ont tué en croyant accomplir une croisade.  
Vraiment ?

Certaines mères sont fières des carnages de leurs fils.

De leurs morts ?  
Celles des tués, la leur.  
Vraiment ?

Mères de fils.  
Donner vie à qui donne mort ?  
Vraiment ?

Djokhar attend la mort.  
Condamné le 15 mai 2015.  
Par injection létale.

La mère du garçon mort lors de l'attentat ne voulait pas de cette condamnation à la peine capitale.  
Préférant la prison à vie.  
Mort. Vie.

Est-ce que Djokhar est revenu sur son chemin ?  
Sur la dérive commencée avec le cannabis et l'ennui et poursuivie dans l'ombre de Tamerlan le conquérant ?  
Nés en Russie tous les deux.  
À l'Est.  
Vivant ensuite sur la côte Est.

Vivant mal ?  
Vivant bien ?  
Vivant.  
Et puis tuant.  
À deux.  
Frères.  
Donc fils.

La boxe aussi. Djokhar plus doué que Tamerlan.  
Est-ce que ça a une importance ?  
Dans les familles tchéchènes, le frère aîné est  
presque un dieu.

Mes fils ont un frère aîné.  
Mon fils aîné.  
Est-ce un dieu pour eux ?  
Pour moi ?

Deux de mes fils ont des fils.  
L'histoire continue.  
Et cette Russie qui vient de l'est.  
Comme la grand-mère de mon fils aîné.  
Poursuivant l'histoire en allant vers l'ouest.

Djokhar donc.  
Son nom comme un jeu sur les mots.  
Joker Djokhar ?  
Son visage sans réponse.  
Donc se demander encore.  
Sans relâche.  
Pourquoi on est arrêté là.  
À cause de ce petit mot retrouvé sur un livre.

Choisi par Bernard Noël pour dire.  
Que la conséquence et l'étonnement vont  
ensemble.  
Parfois.

Il y a aussi l'adverbe maintenant.  
Que le poète interroge.  
Main tenant une autre main.  
Deux frères se tenant par la main.  
Sur le chemin de l'école.

Puis.  
Une bombe.  
Tue des fils et des filles.  
Donc.  
Djokhar va mourir à son tour.  
C'est le prix.  
Disent les hommes.  
Pères, mères, ceux qui jugent.

Et moi, à me demander.  
À l'aide de petits mots comme donc.  
Et de plus longs comme maintenant.  
*Manu tenendo.*

Qui tient la main de nos fils au moment où ils sont  
prêts à tuer ?  
et qui tient leurs mains quand ils coulent au fond  
des mers  
sans nous pour les rattraper  
telles filets de pêche  
à sauver leurs vies ?

Ces jeunes corps on les retrouve gelés sous les  
avions

et on se demande.

Si la mer est noire de leur sang et de leurs os.

On continue à se demander.

Que font les mères

qui ignorent où sont leurs fils morts ?

et cette voix qui dit peut-être parmi eux des génies  
des inventeurs nous les retrouverons morts de  
froid

ce sont c'étaient des fils qui rêvaient d'odyssées  
leurs corps morts d'orphelins ne sont pas revenus

nous ne passerons pas d'anneau d'ivoire à leurs  
orteils

nous ne célébrerons pas le deuil  
pas d'écuelle de lait

mères sans nom à murmurer  
mères sans corps à bercer

pas de sel sur le seuil

Arithmétique sans fin.

Faire tenir en sa maison l'espace circulaire du  
paradis  
et tenter  
d'y rester.  
(Tarot : maison-dieu)

Dehors la tour  
il y a la mer  
elle est le vent.  
(Tarot : l'Amoureux)

Deux tulipes m'interrogent  
pourquoi les cueillir  
pour si peu de temps ?  
(Tarot : le Chariot)

Marcher solitaire  
rend nécessaire  
l'usage du bâton  
à défaut de crayon.  
(Tarot : le Bateleur)

## II

LIMER FERRAILLE ?  
RIMER LIMAILLE !



*Riblon d'abord.*

Ensuite contentement.

Et enfin désert.

Se contenter n'est pas contentement.

Le désert ne se dévore pas vivant

et laisse

goût de sable sur la langue à la pointe.

Prenons le riblon dont personne ne veut.

Comment se contenter d'un déchet de fer ?

Que peut faire la poésie avec ça ?

Vais-je en voyage aux petites plaines

mots dans les poches

ciel ouvert dans la tête

vais-je mais où

finir ce poème

entre les pages où

sont tous les mots

vais-je oui vais-je voyager

avec ou sans riblon

et bondir et courir et

parvenir au désert

lieu unique de contentement ?

Par où ça commence la peau, le dessus, le  
dessous ?

Entrée, sortie, la bouche, les oreilles, la langue ?

Le dictionnaire en équilibre maladroit,  
les mots glissent et se dispersent,  
tombés loin, perdus ou greffés  
sur la peau.

Limaille, ferraille, paille, broussaille  
voilà mots dont nous avons besoin  
pour construire nos maisons.

Désserter la vie,  
un riblon fiché dans la tête  
et y trouver du contentement,  
vraiment non, ça, rien à faire  
avec ça, la poésie ?